Document generated on 04/19/2024 10:28 p.m.

Francophonies d'Amérique

Moncton et la renaissance culturelle acadienne

Herménégilde Chiasson

Number 16, Fall 2003

Les enjeux de la francophonie en milieu urbain

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1005219ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1005219ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chiasson, H. (2003). Moncton et la renaissance culturelle acadienne. *Francophonies d'Amérique*, (16), 79–84. https://doi.org/10.7202/1005219ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MONCTON ET LA RENAISSANCE CULTURELLE ACADIENNE

Herménégilde Chiasson

En 1967, Jean-Guy Pilon et André Payette, en visite à Moncton à l'occasion du tournage du film *Les Acadiens de la dispersion* de Léonard Forest, produisent un numéro spécial de la revue *Liberté* consacré à l'Acadie. C'est dans la préface de ce numéro, signé par Louis J. Robichaud, alors premier ministre de la province du Nouveau-Brunswick, qu'il est fait mention, pour la première fois, de l'existence éventuelle ou virtuelle d'une littérature acadienne. On y trouve des articles de Michel Roy, futur auteur de *L'Acadie perdue* ; de Camille Richard, premier sociologue acadien ; du philosophe Roger Savoie, qui deviendra le maître à penser d'une génération ; on y trouve aussi une entrevue avec Michel Blanchard, qu'on verra plus tard dans le film de Pierre Perreault, *L'Acadie, l'Acadie*, et des textes d'auteurs tels que Léonard Forest, cinéaste et poète ; Raymond LeBlanc, premier auteur à être publié aux Éditions d'Acadie ; Antonine Maillet, futur Prix Goncourt ; Roméo Savoie, poète et artiste peintre, sans doute l'une des figures dominantes de la modernité acadienne ; et Herménégilde Chiasson, qui publie alors son premier texte. On consacre une assez longue section (18 pages) au poème *Évangéline* de Longfellow, et, pour conclure le dossier, Jean-Guy Pilon publiait un journal de bord de son itinéraire en Acadie. À propos de Moncton, voici ce qu'il dit :

> Moncton est une ville laide qui doit bien être l'œuvre de quelqu'un. Car il m'apparaît impossible que les gens, laissés à eux-mêmes, soient parvenus à réaliser un tel ensemble. Aucun plan de construction, aucun sens de l'urbanisme, aucun goût dans la façon de peindre ces maisons de bois, toutes assez basses, qui auraient pu avoir une certaine allure. Pour couper au plus court, il faut bien reconnaître qu'à part son Université, Moncton est le centre de fort peu de choses, sinon de légendes et de rêves[1].

Dans cette citation, on peut sûrement faire le profil d'une certaine vision de l'Acadie et de Moncton en particulier, ville devenue, par la force des choses, le centre et jusqu'à un certain point la capitale culturelle de l'Acadie. En raison de la concentration d'infrastructures essentielles à la définition et au fonctionnement de l'Acadie contemporaine, Moncton manifeste une vision unique et nouvelle au sens où elle introduit la notion d'urbanité dans l'imaginaire acadien, car il faut bien admettre que, jusque-là, on ne parlait à ce chapitre que de notre glorieux martyre et de notre courageux retour.

À partir des années 1950, c'est-à-dire au cours de l'après-guerre, il se prépare et se produit en Acadie une révolution qui ressemble à ce qu'on nommera au Québec la Révolution tranquille. Il ne faut pas oublier que deux des

personnages qui vont marquer cette période, soit le père Clément Cormier, futur fondateur de l'Université de Moncton, et Louis J. Robichaud, premier premier ministre acadien du Nouveau-Brunswick, sont des disciples du père Georges-Henri Lévesque, qui a exercé une influence marquante sur toute une génération de leaders québécois. L'archidiocèse de Moncton abrite alors la congrégation des Pères de Sainte-Croix, dont l'idéologie populiste et plus américaine fait contraste avec l'élitisme beaucoup plus européanisé des Pères Eudistes, qui exercent leur ministère dans la péninsule acadienne, le Madawaska et à la baie Sainte-Marie. On sait que la fondation de l'Université de Moncton entraînera la fermeture puis le déménagement de la première institution de haut savoir en Acadie : le Collège Saint-Joseph, fondé en 1864 par le père Camille Lefebvre et tenu par les Pères de Sainte-Croix à Memramcook. La future université verra le jour à la suite de la fermeture ou de la réduction des activités de certains collèges, soit Notre-Dame d'Acadie à Moncton, institution consacrée à la formation des jeunes filles, Sacré-Cœur à Bathurst et Saint-Louis/Maillet à Edmundston, ces deux dernières régions étant profondément francophones. Cette opération menée en commun par Robichaud et Cormier amènera la majeure partie de l'Acadie intellectuelle du nord-est, du nord-ouest et du sud-est du Nouveau-Brunswick à se retrouver à Moncton, ville résolument anglophone, alors bastion des Orangistes et des membres de l'English Speaking League.

Ce mouvement permettra à l'Acadie de se réveiller de son sommeil bucolique et de se retrouver dans la circulation et la mouvance des idées de la fin des années 1960. La ville est alors en proie à une grande agitation, surtout lors de l'occupation de l'Université par un groupe d'étudiants et de la marche sur l'hôtel de ville organisée par ces derniers pour demander que l'on fasse une place accrue au bilinguisme. Le maire de l'époque, Leonard Jones, leur dira de retourner dans leurs classes, en affirmant qu'ils sont jeunes, immatures et irresponsables et qu'ils ne comprennent rien à la bonne marche unilingue et anglophone de sa ville. Les étudiants comprendront et se garderont à l'avenir d'intervenir dans la marche des affaires municipales. Cette défaite transportera en quelque sorte le combat de la scène politique à la scène culturelle, là où les changements se font en profondeur, puisqu'ils touchent à l'imaginaire, à l'identité et à la conscience. C'est ainsi que la culture acadienne connaîtra au cours des années 1970 des progrès fulgurants.

Moncton adoptera donc une position qui, sous des dehors affables et plus civils – nous sommes loin du maire Jones –, affiche, même de nos jours, un refus d'ouverture et maintient un visage qui ne tient que rarement compte du fait que le tiers de sa population est d'origine francophone. L'affichage, par exemple, est pratiquement unilingue anglophone, que ce soit dans le nom des rues, le nom des établissements ou dans les services linguistiques qui y sont dispensés. Pour ce qui est de la culture, les anglophones s'accordent pour dire que, sans l'élément francophone, Moncton ne serait sans doute qu'une toute petite ville semblable aux nombreuses autres que l'on trouve dans les provinces Maritimes. C'est ainsi que, grâce à sa population acadienne, Moncton a

hérité de la majeure partie des retombées économiques et médiatiques du premier Congrès mondial acadien de 1994 et du Sommet de la francophonie qui s'y est tenu en 1999.

L'Université de Moncton, en raison de sa position, a été appelée à dispenser une formation dont les retombées seront d'abord d'ordre culturel. L'exemple sera donné par son fondateur qui trouvera, auprès du Conseil des arts du Canada, les fonds nécessaires pour engager un artiste-professeur, Claude Roussel, futur fondateur du Département des arts visuels de l'Université, qui sera chargé de dispenser les premiers cours à option de l'établissement. Plus tard, le père Cormier, lors de la construction de la bibliothèque de l'Université, fera en sorte qu'une partie des locaux soient consacrés à l'établissement d'une galerie d'art et d'un musée qui existent toujours, bien qu'ils aient déménagé depuis dans un édifice commun beaucoup plus spacieux et mieux aménagé.

Parallèlement aux arts visuels, le Département de musique et le Département de théâtre s'adjoindront au Département de français qui, par son intérêt littéraire, contribuera à créer une nouvelle image de l'Acadie, image qui s'éloignera du folklore et de la tradition pour prendre en considération la modernité et les nouveaux défis formels de ces diverses formes d'art. Cette contribution sur le plan de la formation se manifestera surtout dans des institutions qui verront le jour, à Moncton en particulier, et qui prolongeront cette vision nouvelle dans la pratique.

En 1972, Melvin Gallant et un groupe de ses collègues professeurs de l'Université de Moncton mettront sur pied les Éditions d'Acadie, maison qui sera indispensable à la création de la littérature acadienne. Si l'on exclut l'œuvre d'Antonine Maillet, tous les auteurs acadiens des années 1970 et 1980 ont publié au moins un titre chez cet éditeur. Sa fermeture en 1999 a entraîné dans le paysage littéraire acadien un vide qui n'a pas été comblé depuis et qui laisse notre institution littéraire dans un grand désarroi. Raymond Leblanc a été le premier auteur à être publié aux Éditions d'Acadie. Son poème *Petitcodiac*, du nom de la rivière qui traverse la ville, est assez indicateur de cette nouvelle vision de Moncton comme lieu d'une aliénation à laquelle les Acadiens se confrontent toujours, bien qu'ici ce ne soit pas dans la ville mais dans la nature que se manifeste ce témoignage de révolte et d'appartenance :

> Tu te cherches aux rivages étrangers
> Et les rochers te renvoient au mutisme des collines
> Devant toi
> SE DRESSE L'ACIER MIROITANT
> SENTINELLE D'IRVING
> et Moncton divisé
> métalliquement
> Les clochers de Memramcook

Découpent leur chimère
À la fumée du C.N.R. cheminée
Qui étouffe de ses eaux tes chemins de fer
MONOTONIES parallèles et unilatérales[2]

Cette renaissance culturelle a souvent été le fait de personnes qui se sont dévouées bien au-delà des responsabilités que leur conférait leur travail, pour mettre sur pied des institutions qui leur ont survécu et dont nous bénéficions tous. En Acadie, on pourrait mentionner les noms de Claude Roussel, pour la fondation du Département des arts visuels et la tenue de la première exposition d'art acadien suivie de la création de la première galerie d'art ; de Melvin Gallant, en littérature, pour la fondation des Éditions d'Acadie, de l'Association des écrivains acadiens, des Éditions Perce-Neige et de la revue *Égalité* ; de Léonard Forest, pour la mise sur pied du Studio-Acadie de l'Office national du film, et de Jean-Claude Marcus, pour la mise sur pied du Département d'art dramatique. Bien qu'on puisse dire, comme toujours, que les individus sont la manifestation de circonstances inévitables, il reste qu'il s'agit là de personnes qui ont transformé le cours des choses et qu'elles ont mis en place des moyens, sinon des outils, qui ont favorisé l'éclosion d'une identité renouvelée.

De leur engagement ont découlé d'autres institutions et d'autres mouvements au nombre desquels on peut compter la création de galeries d'art, d'ateliers de création, de festivals culturels tels que le Festival du cinéma francophone en Acadie, de compagnies de production cinématographique, de salons du livre, de compagnies de théâtre, de salles de spectacles, de stations de radio, pour ne nommer que ces quelques manifestations d'une présence qui ne cesse de se confirmer. De toute cette activité se dégage une identité qui, depuis trente ans, est elle aussi en profonde mutation. Lorsque Antonine Maillet publie *La Sagouine* en 1971, aux Éditions Leméac, à Montréal, il n'y a alors aucune infrastructure capable de prendre en charge cette littérature émergeante. Le monde évoqué dans cette œuvre est lui aussi en perdition, et le passage de l'oral à l'écrit qu'elle amorce se fait à l'aube d'un mouvement qui ébranlera les schémas traditionnels d'une Acadie dont le mythe gravite autour de la Déportation et de la survivance. Cette Acadie, écrasée par son passé, comme le dira si bien François Paré, est alors en voie de se métamorphoser. Il serait donc intéressant de jeter un coup d'œil rapide sur ce que véhicule cette nouvelle vision, dont la production culturelle est à la fois le fer de lance et le témoignage.

Au départ, il y a l'effet de surprise. Comment les Acadiens si timorés et tenus si longtemps dans une pauvreté si affligeante ont-ils pu se moderniser de manière si soudaine et si percutante ? Le mérite en revient, pour une bonne part, à l'Université de Moncton, mais aussi à un concours de circonstances qui a engendré dans cette ville une prise de position, plus souvent qu'autrement une dénonciation de l'urbanité dans sa dimension opprimante,

sectaire et menaçante, bref, une dénonciation de la vie du ghetto avec tout ce qu'elle a d'aliénant. C'est en vain que l'on chercherait dans la production artistique de l'époque et de celles qui suivront une représentation manifestant une certaine détente, un certain abandon, même l'affirmation d'un certain bien-être. Moncton est souvent vue comme la ville où se profile une menace qu'il faut circonscrire et enrayer, sinon fuir à tout jamais vers des espaces plus cléments. Il y a dans cette ville une tension qui nous fait resserrer les rangs, bien conscients que nous sommes ici au front, mais cet état de siège finit par engendrer une méfiance qui rend les rapports humains difficiles et une paranoïa qui alimente les guerres tribales.

Moncton sera un lieu et une source d'inspiration pour quantité d'artistes et d'œuvres. On verra ses images au cinéma, dans les pages des romanciers et les chants des poètes, dans les œuvres des peintres et quantité de chansons. Le chiac, son dialecte, pour certains une langue, fera l'objet de plusieurs débats et surgira dans l'œuvre d'écrivains tels que Guy Arsenault, Jean Babineau et, récemment, France Daigle, laquelle s'en servira comme élément identitaire contrastant avec d'autres identités plus fermement définies mais toutes aussi problématiques et éclatées.

De tous les artistes établis à Moncton, Gérald LeBlanc est sans doute celui qui aura fait de cette ville son sujet de prédilection. Son roman *Moncton mantra*, qui raconte sa venue à l'écriture, jette un regard rétrospectif sur cette période d'émergence et de foisonnement que furent, en Acadie comme ailleurs, les années 1970. C'est un document de l'intérieur qu'il faut lire pour comprendre à la fois les enjeux, les conflits, les déceptions et les principaux personnages de cet aménagement de l'urbanité par un groupe d'individus, venus pour la plupart de l'extérieur de Moncton, et qui n'arriveront pas à faire en sorte que la ville se transforme, en raison d'un manque de cohésion et d'un manque d'appuis à l'intérieur même de cette ville, comme en fait foi cet extrait :

> En fin d'après-midi, en sortant du bureau, je me promène souvent en ville. Je m'imprègne de son rythme, de ses rues, de son affichage unilingue et de ses langues oscillantes. L'effet me déroute souvent. J'ai l'impression que ma langue n'appartient pas à ce décor, tout en sachant qu'elle habite cette ville depuis toujours, subtile et séditieuse. Je remarque, après avoir décidé de ne plus parler anglais nulle part, que je l'entends moins. Ou plutôt le français passe au premier plan, entouré d'un bruit, comme celui d'une radio qui joue dans une pièce à côté. Ainsi je circule dans ma langue en explorant ma ville[3].

Il faut voir aussi que Moncton fait partie d'un phénomène qui s'apparente à l'américanité dans ce qu'elle a d'uniformisant et de malaisé. Cette accumulation de petites villes qui apparaissent et disparaissent au gré des mouvements de population et des convenances utilitaires prend cependant ici une importance et un relief différents, en raison du projet d'une partie de sa popu-

lation qui en fit le lieu d'une prise de parole aussi soudaine qu'inattendue. C'est aussi l'avis de Pierre Nepveu, qui, dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, fait mention d'un certain nombre de petites villes dont l'importance provient de la présence qu'elles ont acquise dans l'œuvre d'auteurs qui y ont situé leurs univers, ou encore, les ont désavouées. De Moncton il dira : « Or voici qu'à la faveur de l'invraisemblable odyssée acadienne, une ville mineure et semblable à tant d'autres paraît devenir essentielle et répondre richement, érotiquement pourrait-on dire, à l'appel américain[4] ».

À ce sujet, il est peut-être intéressant de mentionner que les années 1970 – années de la dernière renaissance acadienne, car il y en a eu et il y en aura d'autres – coïncident avec le déclin de la culture américaine qui, se retrouvant dans le bourbier du Vietnam, se voit forcée d'entreprendre une réflexion qui la rend consciente du monopole qu'elle a si longtemps exercé au nom de la liberté. C'est un fait que le pouvoir, quand il fléchit, fait place au chaos et à l'écoute de voix multiples jusque-là camouflées dans le plain-chant de l'idéologie dominante. Ville d'Amérique, ville de départ et d'une insondable mélancolie, Moncton s'est vu identifiée au projet acadien, cette errance centenaire qui n'a toujours pas trouvé de lieu pour se fixer, car il est bien évident que cette ville, pas plus de nos jours que dans les années 1970, n'a su entendre ou reconnaître le dynamisme que lui aura insufflé une communauté qu'elle s'est affairée à exclure, au mieux à tolérer. On est en droit de se demander, à l'heure actuelle, si ce masochisme connaîtra un jour sa fin ou s'il se poursuivra comme une plainte perpétuelle dont les arts et la culture se feront les éternels indices vitaux.

NOTES

1. Jean-Guy PILON, « Journal de bord », *Liberté*, vol. 11, nº 5, 1969, p. 155.
2. Raymond LEBLANC, *Cri de terre*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1972, p. 46.
3. Gérald LEBLANC, *Moncton mantra*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 1997, p. 47.
4. Pierre NEPVEU, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998, p. 285.